

---

---

# LA PSYCHOSOMATIQUE

## QUAND LA LETTRE NE FAIT PAS INSTANCE

### SIGNIFIANTS D'UNE FIN D'ANALYSE

---

---

*Jaime BETTS<sup>1</sup>*

Au séminaire d'été d'Olinda (1992) j'ai parlé de la castration et de la jouissance dans les phénomènes psychosomatiques (1). Depuis, l'analyse de la patiente qui m'a amené à formuler ces questionnements, est terminée. Et c'est de cette fin d'analyse dont je voudrais vous parler maintenant. C'est un cas extrêmement riche qui propose une autre série de questions sur l'analyse de sujets qui apportent dans leur histoire des problèmes de somatisations graves. C'est donc le cas de Maria qui m'a contacté à cause d'un cancer du sein, il y a à peu près six ans.

Durant son analyse, Maria est souvent arrivée en séance disant qu'elle ne reviendrait plus, qu'elle voudrait "prendre son temps". A ces occasions elle se

trouvait dans un état de profond désarroi et de désorganisation psychique face à certaines choses dans le transfert qu'elle vivait comme insupportable et insurmontable. C'était comme si quelque chose qu'elle n'arrivait pas à dire, quelque chose dont les mots lui manquaient, la déchirait. Elle pouvait dire seulement qu'il s'agissait de quelque chose de très intense. Et en fait, l'intensité du transfert lui était insupportable.

Quasi invariablement après ces moments critiques de son analyse, il se déployait dans sa parole des questions cruciales dont elle se trouvait empêchée de parler avait, bâillonnée par des signifiants holophrastiques aux significations impossibles - nous y reviendrons plus tard.

---

<sup>1</sup> Psychanalyste, membre de l'Associação Psicanalítica de Porto Alegre - APPOA Brésil; Fondateur et Directeur Technique de l'Instituto da Mama do Rio Grande do Sul; Auteur (avec Emilia Viero et Lenira Balbuena Fleck) des livres *Sous le Voile Transparent: découpage du processus créateur avec Claudia Stern* et *Révélation du Regard: découpages du processus créateur avec Liana Timm* (Ed. Território das Artes). Courriel : jbetts@terra.com.br

J'y intervenais, pour utiliser un terme de Winnicott, dans le sens du *holding*; c'est-à-dire que je lui disais que dans ces conditions il n'était pas possible d'interrompre son analyse, que je ne pouvais pas la laisser partir dans cet état et que dans d'autres moments et dans d'autres conditions, si elle voulait arrêter le processus, elle pourrait le faire. Un jour, n'ayant même pas pu venir à sa séance parce qu'elle avait trop pris de tranquillisants, elle me téléphone et je viens donc chez elle pour l'écouter. Dans cette séance domiciliaire il surgit l'association suivante : « Je n'arrivais pas à arrêter de prendre les comprimés, comme mon père n'arrivait pas à arrêter de me battre, le regard en colère ».

Maria faisait là référence à un épisode de son adolescence où son père, après l'avoir reprochée, sort de sa chambre. Il venait juste de la quitter que déjà elle rétorquait : « qu'il ne l'ose pas (me battre) s'il ne veut pas que je monte sur lui »; le père entend, rouvre brusquement la porte, et, le regard coléreux, la bat sans pouvoir s'arrêter, sous les yeux de la mère. Maria, pleine de tâches bleues sur les jambes, reste des mois sans adresser la parole à son père.

Maria se plaint de la fascination de sa mère pour son père, fascination dont elle se rend compte qu'elle même n'a jamais fait objet. En effet, durant son analyse, vont se dévoiler des points de court-circuit où la mère lui adresse ce qui serait en dernier ressort un vœu de mort.

Le premier temps de l'analyse s'est centré autour du père, d'un père agent traumatique et en même temps inaccessible qui ne tolérait pas et même rejetait ses offrandes amoureuses infantiles. Et de ce même père, dans une provocation d'adolescente, elle reçoit comme réponse un frapement réel, non pas comme une « correction », mais plutôt hors de lui. Enragé. D'un autre côté, elle s'est inventé, avec les rares moments d'accès au père, les Noël de son enfance, un père idéalisé, une fiction pour substituer à l'autre qui ne cessait de la battre.

Ainsi, dans le début de l'analyse Maria raconte un cauchemar que sa mère lui avait raconté, dans lequel son père est un « allemand nazi qui fusille ses six enfants (*seus seis filhos*) ». La scansion est alors par rapport au père allemand nazi qui fusille ses seins (*seus seios*), qui fusille les seins enfants (*os seios filhos*). Dans un second temps, Maria raconte qu'elle a entendu sa mère dire à une amie : « il a une véritable adoration pour mes seins ». Phrase entendue par hasard, mais qui a marqué l'objet de jouissance du père sur son corps. C'est seulement dans un troisième temps que Maria énonce que la seule chose qu'elle aurait hérité de sa mère, son unique ressemblance à elle, c'est les seins.

Là s'articule une des séquences fantasmatiques dans laquelle cette partie du corps est mise en relief en tant que zone érogène et objet de jouissance du

regard paternel, comme une zone indifférenciée entre son corps et le corps maternel, car il n'y a pas d'intervalle entre leur corps.

Maria parle de sa mère fascinée par son mari et absente. Parfois froide, d'autres fois sadique ou cynique, vis-à-vis d'elle et de sa souffrance. Elle découvre cela dans un rêve, où son berceau est une *sanga* dans laquelle elle brûle de fièvre. *Sanga*, selon Maria, c'est un endroit où le bétail attend l'abattage. Elle est dans le corridor de la mort. Sa mère s'approche de la *sanga*, touche sa tête avec la main, en lui disant « tu as une petite fièvre, hein ? », ou bien cynique ou ignorant le péril mortel dans lequel elle se trouve.

En plus, selon son fantasme, c'est la mère qui la soumet au regard médical : elle, dont les seins qui commencent à pousser évoquent le cancer du sein dont est morte la grand-mère maternelle.

Sa mère inscrit sur son corps la lettre de la mort. Maria se trouve marquée de la mort, vœu de mort maternel, qui fait du père l'exécuteur, et fait du signifiant paternel, marque de Jouissance et de mort. C'est le regard de la mère qui Jouit, tiers de la scène où le père assomme Maria, car elle est présente, témoin de l'abattage et ne fait rien.

Lorsque son analyse est presque terminée Maria arrive alors à parler d'une visite à sa mère, qui la traite froidement, cyniquement et avec une indifférence cruelle. Elle se rend compte de la justesse de sa propre colère contre cette mère qui, au début, était décrite comme "pauvrette" et "petite sottie" dans sa passion pour son mari.

Dans la suite, Maria dit qu'elle est en train de faire ses examens de contrôle. Il s'agit d'un sujet dont elle parle peu, mais cette fois-ci elle explique qu'il a été décelé un myome de l'utérus. Ceci surgit lorsque Maria est en train d'aborder la relation avec sa mère, comme je l'ai déjà signalé. En anglais, langue que Maria connaissait, myome de l'utérus (*mioma no utero*) est homophonique à "me or ma, no uter". *Utter* veut dire prononcer, parler, mettre en circulation.

Un myome de l'utérus. Je pense que ce myome est ce que P. Marty (2) appelle une somatisation symbolisante, une somatisation bénigne qui à l'écoute de l'analyste peut être ponctuée comme le combat de vie ou de mort entre elle et sa mère: c'est moi ou elle (*me-or-ma*). Et le champ de bataille c'est son corps, sacrificiel, sans intervalle d'avec le corps de la mère. Leurs seins sont pareils. Cela ponctué, la question peut glisser sur : « de quel sein le père jouit-il, lequel préfère-t-il ? »

Devant ce signifiant, Maria associe également *mi oma*, à sa grand-mère maternelle, qu'elle a perdue dans son enfance, à l'âge de six ans. *Mi oma*, ma grand-mère, situe une perte traumatique pour Maria

se sentant dès lors sans père ni mère; la mort de sa grand-mère la laisse en situation de profond désarroi, dans la répétition masochiste du trauma, à la merci de l'Autre.

La scansion *me or ma* paraît instaurer comme possible pour Maria l'opération de séparation de deux corps, laquelle séparation produisant donc une perte et une possibilité de rénovation. Et il s'agit d'une perte qui est vital pour la vie et pour le fonctionnement du corps. Elle fait alors du corps biologique un corps pulsionnel et désirant, ouvert à de nouvelles inscriptions symboliques.

Nous pouvons interpréter des différents types de formations langagières, comme les inhibitions, les symptômes ou des phénomènes psychosomatiques (FP). Ce sont de formations dans lesquelles la position du désir et de l'objet n'est pas la même. Dans le cas des FP, y-a-t-il ou pas du désir? Qu'en est-il du désir dans ces formations langagières où un découpage du corps n'est pas interdit à la Jouissance de l'Autre? Que se produit-il dans le champ du traumatique ?

Dans le cas de FP il n'y pas exactement de désir, il y a Jouissance de l'Autre dans sa Demande indéterminée et donc sans limites, totale par rapport au corps ou à une partie déterminée du corps. On observe pourtant une nette détermination symbolique du choix de l'organe. Cette détermination symbolique constitue une syntaxe subjective, une syntaxe de la prise du corps biologique par la Demande de l'Autre du langage, de la façon dont le corps dans son fonctionnement, selon J. Bergès (3), est pris par la lettre du signifiant. Pour ce qu'il en est des FP, c'est quelque chose de très évident lorsque nous sommes devant la répétition des signifiants holophrastiques qui compose une série traumatique dans le déroulement de l'analyse. Nous y reviendrons.

S'il y a du désir c'est parce que la lettre inscrit sur le corps une perte et une instance du savoir paternel qui détermine cette Demande indéterminée de l'Autre. Ce faisant, elle donne une limite phallique au corps, tout en l'incluant dans le champ du désir, mettant ainsi une barre sur la Jouissance de l'Autre. Cela forme un régime de fonctionnement du corps qui est un fonctionnement psychosomatique. Le régime de fonctionnement des êtres parlants est, dans ce sens, un régime psychosomatique.

C'est parce qu'il n'y a pas de hiatus ni d'objet perdu que, dans les FP, il n'y a pas exactement de désir. Les signifiants holophrastiques font une suture de cette fente, désirante, en amalgamant l'intervalle S1-S2, en bâillonnant donc le sujet désirant et empêchant la mort symbolique du corps. Il y a un contour de la castration, opération décrite par B. Vandermersch (4), où l'objet petit a reste inclus, non perdu. Sa localisation dans le corps est indiquée par la lésion, par le choix de l'organe que la lettre délimite dans l'holophrase comme *zone de*

*Jouissance de l'Autre*, et non pas comme zone érogène, ce qui impliquerait trois intervalles: la séparation du corps de la mère, l'intervalle de deux points d'une zone sensible du corps et une différence érogène de l'autre corps.

Dans l'holophrase, la lettre du signifiant est inscrite dans le corps réceptacle mais, au lieu de faire instance, en réalisant une opération de castration réelle par rapport à un objet imaginaire (le phallus), réalise une opération de castration par rapport à un objet réel (1). Une partie du corps est prise par l'Autre dans sa Jouissance sans interdit, l'Autre du corps n'est pas barré, car le phallus ne lui fait pas limite, comme dit C. Melman (5). J. Lacan explique dans le Séminaire Encore (6) que cette Jouissance de l'Autre est dans le corps et qu'elle est mortelle. Cette opération réelle par rapport à un objet réel que les signifiants holophrastiques réalisent est une opération qui contourne la division opérante dans le langage.

Dans les FP les inscriptions holophrastiques réalisent une opération signifiante dans laquelle la castration est contournée, la séparation entre sujet barré et objet petit a ne s'accomplissant pas. Sur ces points où la castration est inopérante la lésion est potentielle (7), le corps du sujet est pris dans le réel par un signifiant qui n'interdit pas la Jouissance de l'Autre, car celui-ci jouit dans le réel du corps. Il n'y a pas de hiatus entre le sujet et l'Autre. Il jouit dans le réel du corps, mais il n'est pas exactement le registre du corps dans le réel, car celui-ci est le corps silencieux, celui qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et qui donc reste insaisissable par le symbolique.

Selon Lacan (8), le FP est situé dans le réel, mais il s'agit d'un réel amalgamé avec une inscription symbolique qui ne fait ni barre, ni bord, car il n'y a pas d'Autre tant que le trésor du signifiant ne vient pas signifier cette inscription. En attendant, il y a seulement la Jouissance inscrite et non barrée, et pour le sujet, pris dans cette opération qui soude le hiatus, il reste l'horreur de se sentir dévoré, littéralement, sans médiation symbolique qui fasse interdit. Il est donc soumis à une sorte d'électrochoc signifiant, mise en acte de la pulsion de mort.

Là où un signifiant est inscrit mais non pas articulé (4), la fente opérante dans le langage ne s'effectue pas, c'est à dire, le lieu d'un objet manquant noué par la voie du fantasme à un sujet désirant produit par le signifiant n'y est pas. On pourrait alors supposer que les signifiants holophrastiques, lorsqu'ils contournent la castration, font une suture réelle de la division désirante opérante dans le langage, gélifiant ainsi sujet et objet, tout en prenant un morceau du corps, une fonction ou un organe du corps, comme pur objet de Jouissance de l'Autre : situation de complet désarroi pour le sujet sans défense possible; le savoir paternel ne faisant pas limite à la Demande de l'Autre qui le dévore.

Quel est le lien fantasmatique entre le sujet - et cette partie de son corps non interdite - et la Jouissance de l'Autre ? Lorsque l'objet a, cause du désir, n'est pas produit dans l'opération d'aliénation-séparation, la conséquence est que le sujet ne peut pas être désirant, il ne peut être manquant à la Jouissance de l'Autre. D'après ce que nous connaissons comme "second temps" de "on bat un enfant" de Freud (9) il ne s'agit pas de quelque chose qui reste inconsciente. Le "je suis battu par le père" se précipite dans le réel par l'opération de contournement de la castration réalisée par les signifiants holophrastiques.

Pour Maria, le premier temps de "un enfant haï par moi est battu par le père" arrive comme scène traumatique qui vient organiser sa vie fantasmatique, quand le total désespoir du père vient s'inscrire avec sa lettre au moment où son frère, rival plus jeune, est pressé contre le mur de sa maison par la voiture qu'il (le père) sortait du garage. « Rester pressée contre le mur » devient un "se faire battre constamment" sur le réel du corps, répétitivement, par les signifiants du père et tous ses substituts.

Freud dans « Inhibition, symptôme et angoisse » (10) remarque que ce qui fait que quelque chose de l'expérience du sujet ait une valeur traumatique est justement la convergence des tendances masochistes du sujet avec le vécu d'un péril réel externe, où la pulsion de destruction est retournée contre son corps. Ainsi, la névrose traumatique s'organise autour de la répétition de l'expérience qui a supplanté les possibilités perlaborantes ou symbolisantes de l'appareil psychique. Par conséquent, le sujet est mis dans une perspective de répétition masochiste qui est, en même temps, l'échec de la symbolisation. Là, dans les FP où la lettre inscrite ne fait pas instance, la pulsion de mort règne, réalise son royaume compulsif de jouissance et de destruction dans le corps du sujet.

Dans le cas de Maria, il semblerait que ce qui se répète dans la série traumatique, c'est justement cette position incestueuse réalisée d'être "montée" par le père. Désir œdipien qui ne rencontrait pas comme réponse une interdiction symbolique mais un frap

pement réel, dans le sens d'être battu par le père dans le registre réel de sa colère incontrôlée et soumise au regard de jouissance de la mère.

Ce qui caractérise la syntaxe qui interpose la parole de Maria, ce sont ces inscriptions holophrastiques qui surgissent faisant allusion signifiante à la partie du corps prise dans le FP et à son mode de jouissance. La série traumatique se répète dans son histoire, ainsi que dans le transfert à son analyste, en permettant le démontage, ou peut-être plus précisément, l'épellation des inscriptions holophrastiques qui indique où le corps n'est pas interdit à la Jouissance de l'Autre.

A Noël 1993, comme il était coutume de faire, Maria m'apporte un cadeau. Cette fois-ci elle le fait en disant : « j'ai apporté un cadeau, je pense qu'il servira à qui est échaudé, ... c'est un ventilateur ».

Dans ce petit fragment clinique proche de la fin de son analyse surgissent trois signifiants qui me semblent marquer justement sa fin. Un ventilateur (*ventilador*) qui serve (*sirva*) à quelqu'un d'échaudé (*acolorado*). Dans ces trois signifiants se condensent plusieurs lectures (déjà mentionnées), des questions travaillées au cours de son analyse, comme nous allons le voir. Je remarque qu'il s'agit de différents extraits du texte narratif de Maria qui renvoient après-coup aux signifiants qui ont ponctué sa parole tout au long de son analyse. Ces extraits indiquent, ponctuellement, la lettre dans sa combinatoire inconsciente, faisant instance, lui ouvrant la possibilité de barrer la Jouissance de l'Autre dans son corps et de faire autre chose. C'est parce qu'elle fait instance que la lettre ouvre les signes de sens univoque, monolithique, qui holophrasait le corps dans la Jouissance de l'Autre, à la polysémie signifiante et la jouissance phallique.

Avec la ponctuation "ici-blonde-de, blonde, colère" (*aca-loira-do, loira, ira*), Maria associe l'interpellation que lui fait un jeune garçon handicapé mental : « Oh blonde, qu'est-ce que je fais ? » (*Ó loira, o que que eu faço ?*). "Oh blonde" (*ó loira*), lu en espagnol est homophonique avec *ojo ira-do* et blonde, en portugais peut être prononcé *lora*, ce qui amène aux scansions des autres signifiants :

<i>Acolorado :</i> (Echaudé)	<i>aca loira-irado</i> <i>vaca loira do</i> <i>ah, calo irado</i> <i>loira lo ira</i> <i>loira irada</i> <i>aca, loi</i>	ici blonde-en colère vache blonde de ah, me taire en colère blonde le colère blonde en colère ici, loi
<i>Ventilador :</i> (Ventilateur)	<i>vem, te ira, dor!</i> <i>vem atirador, tira (o seio)</i> <i>vem, te ira: dor</i> <i>vê, atira: dor!</i> <i>vem tirar a dor</i> <i>vim tirar a dor</i>	viens, mets toi en colère, douleur ! viens tireur, retire (le sein) viens, met toi en colère: douleur regarde, tire: douleur ! viens retirer la douleur je suis venu retirer la douleur
<i>Que sirva:</i> (Qui serve)	<i>que se ira</i> <i>sirva!</i> <i>que se va.</i>	qui se met en colère serve ! qui s'en va.

Maria conclue en disant : « La question est comment faire sortir la colère (*sair a ira*). Quand je me rends compte de la justesse de ma colère (*loira irada* : blonde en colère) j'arrive à faire mes choses ! »

Ce qui permet cette fente, cette ouverture au non-sens, à l'équivoque, lieu du désir dans le langage, c'est la lettre faisant le registre de son instance dans l'inconscient, faisant insistance dans le jeu de la lettre, y faisant son instance. L'instance phallique que la lettre constitue fait le clivage de la jouissance et de la parole.

La lettre, en s'écrivant, en s'articulant, place l'ensemble des lettres par le manque qu'il laisse marqué en lui; l'ensemble vide fait partie de tout ensemble. Là s'organise la fonction phallique, qui désigne l'objet perdu au corps et en même temps à la lettre du désir, terme différentiel et matérialité abstraite du corps (10).

Dans l'holophrase, la lettre - terme différentiel - est contournée et se substantialise, se gélifie dans le corps, cessant d'être une matérialité abstraite marquée par le vide de jouissance. La lettre - trace phallique - en s'écrivant dans l'interprétation, fait l'ensemble des lettres à travers le manque qui s'inscrit dans le corps de Maria. « L'ensemble des lettres peut alors être décrit comme le corps dans lequel s'inscrivent les traces qui limitent la jouissance » (11).

Dans le FP il y a une objectivisation\* de la lettre, faisant d'elle un signal qui annule sa différence par rapport à la mort, qui annule l'intervalle fixé par la fonction littérale. Elle devient donc signe représentatif d'un objet de Jouissance qui répond à la castration maternelle.

L'instance de la lettre s'inscrit comme barre (11) qui fixe la jouissance phallique hors du corps, à une zone érogène, et annule, interdit, la Jouissance de l'Autre. Dans ce sens, l'interdit est l'articulation littérale qui fait fonction de limite à la Jouissance.

Dans la fin de l'analyse le sujet ne saura pas mieux qui il est, il saura seulement à quoi il est sujet, à quel chiffre il doit répondre (10), ce qui ouvre la possibilité d'avoir plus de "désinvolture", de faire quelque chose de plus intéressant avec son symptôme. Il semble que cela a été la perspective qui s'est ouverte à Maria: "Quand je me rends compte de la justesse de ma colère, j'arrive à aller m'occuper de mes affaires."

Si la libération du symptôme permet au sujet d'agir selon son fantasme, à travers la scansion de la liaison entre le symptôme et le fantasme, selon Pommier (13), il me semble que les scansions littérales relatives aux FP, qui se déploient dans le transfert,

viennent faire instance, barrant ainsi la Jouissance de l'Autre dans le corps, créant une interdiction qui permet au sujet de « dé-réaliser » le second temps de son fantasme, faisant d'un père dans le réel, qui bat sans s'arrêter, un Nom-du-père symbolique (S(A)). De ce fait, il ouvre la possibilité d'agir son fantasme dans un symptôme, car le père qui bat dans le réel du corps pour la Jouissance de la mère donne lieu au nom-du-père qui interdit cette mère dévorante et devient son objet perdu.

Le passage à l'acte corporel donne lieu à la possibilité de l'acte symbolique, d'une invention déclouée de son produit et corps, et en tant que perdu vient à être cause du désir. Son corps n'incarne plus la plénitude phallique d'une Jouissance morbide de l'Autre maternel, donnant à l'acte sa vitale marge d'échec. Sans cela, c'est à dire, si la castration contournée, il y a une sacrificielle et incestueuse remise du corps à la Jouissance de l'Autre maternel, permettant ainsi au moi idéal de se mettre à la mesure du phallus qui finalement remplirait parfaitement la castration maternelle.

Dans la mesure où l'opération de la castration devient opérante dans la topologie du FP, par la scansion littérale des holophrases qui la contournaient, la lettre est désincarnée, mettant en cause la jouissance du corps.

Pour finir, je pense que l'aphorisme freudien « Là où Ça était, Je dois advenir », peut être lu dans les FP: « Là où l'Autre Jouissait, Je dois advenir ».

---

\* La rendre à l'état d'objet

**Bibliographie :**

1) BETTS, J. - *Castração e Gozo nos Fenômenos psicossomáticos* – Seminaire d'Été de l'Association Freudienne Internationale et Centro de Estudos Freudianos do Recife. Olinda, 1992.

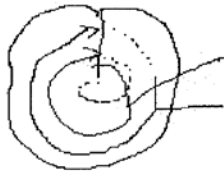
2) MARTY, P. – *A Psicossomática do Adulto*. Porto Alegre: Ed. Artes Médicas, 1990.

3) BERGÉS, J. – Somatolalle. In : *Le Corps* - Le trimestre Psychanalytique. Paris: Association Freudienne Internationale, 1991.

4) VANDERMERSCH, B. Inscrit, Monré, non articulé. In :

*Sur la Psychosomatique* - Le Trimestre Psychanalytique. Paris: Association Freudienne Internationale, 1988.

Note : la double découpure sur le *Cross Cap* :



Castration  
Contour de la  
castration

5) MELMAN, C. - L'inconscient, c'est l'organique. In : *Le Corps* - Le trimestre Psychanalytique. Paris: Association Freudienne Internationale, 1991.

6) LACAN, J. *Mais Ainda (1972-1973)*. O Seminário, Livro XX. Rio de Janeiro : Zahar Ed, 1982.

7) GUILYARDI, H. La Psychose Somatique. In : *Sur la Psychosomatique* - Le Trimestre Psychanalytique. Paris: Association Freudienne Internationale, 1988.

8) LACAN, J. *O Eu na Teoria de Freud e na técnica da Psicanálise (1954-1955)*. O Seminário, Livro II. Rio de Janeiro : Zahar Ed, 1985.

9) FREUD, S. *Bate-se numa Criança, 1919*. Edição Standard, vol. 17. Rio de Janeiro : Imago Ed, 1976.

10) FREUD, S. *Inibição, Sintoma e Angústia, 1925*. Edição Standard, Vol. 20. Rio de Janeiro : Imago Ed., 1976.

11) LECLAIRE, S. *Psicanalisar*. São Paulo : Ed. Perspectiva.

12) LACAN, J. *O Desejo e sua Interpretação (1958-1959)*, seminário 6. Publicação não comercial da Associação Psicanalítica de Porto Alegre, 2002.

13) POMMIER, G. *O Desenlace de una Análise*. Rio de Janeiro : Jorge Zahar Ed., 1987.

